



à l'occasion du Mois du Film Documentaire
Peuple et Culture invite
Sani Elhadj Magori
réalisateur et producteur

Dossier de presse



Union Peuple et Culture
108-110 rue Saint Maur
75 010 PARIS
01 49 29 42 80
09 50 06 42 80
culture@peuple-et-culture.org



Une tournée nationale pour découvrir notamment...



Pour le meilleur et pour l'Oignon !

un film de Sani Elhadj Magori, 2008, 52mn

18/11/2013 - 20h30 - Maison des Haubans, Nantes - Peuple et Culture Loire-Atlantique (44)

20/11/2013 - 19h00 - Maison de la Région - Peuple et Culture Marseille (13)

24/11/2013 - 11h00 - Cinéma Le Sémaphore, Nîmes - Peuple et Culture Gard (30)

27/11/2013 - 20h00 - La Ferme aux Fruits d'or, St Etienne de Crossey - Agora Peuple et Culture (38)

29/11/2013 - 20h30 - Salle des fêtes de Barnave - Trajet Spectacle (26)



Koukan Kourcia, le cri de la tourterelle

un film de Sani Magori, 2010, 62mn

21/11/2013 - 18h30 - Polygone Etoilé - Peuple et Culture Marseille (13)

25/11/2013 - 18h00 - Cinéma Diagonal - Boutique d'écriture & Co, Montpellier (34)

28/11/2013 - 19h30 - Le PASSr|_ Les Ecrans de Voiron - Agora Peuple et Culture, Voiron (38)

Peuple et Culture organise une tournée nationale du réalisateur et producteur Sani Elhadj Magori à l'occasion du mois du film documentaire 2013. D'abord ingénieur agronome et journaliste, il est en prise avec les réalités économiques et sociales de son pays, le Niger. Réalisateur avant tout, il s'inscrit *dans le réel pour agir sur le réel*. Qu'il aborde l'exode rural ou la fragilité de l'agriculture, il filme de façon sensible pour mieux saisir une réalité complexe et ouvrir des possibles d'action.

Sani Magori fait partie des réalisateurs talentueux de l'Afrique d'aujourd'hui. Bien loin des documentaires formatés, parcellaires et univoques dont nous abreuvons les écrans de nos télévisions, le cinéma de Sani Magori est une forme d'expression aux multiples visages. L'invitation qui lui est faite dans six associations Peuple et Culture sera l'occasion de faire connaître ses films et d'en débattre collectivement.

Des projections-rencontres pour créer une relation vivante au cinéma, donner en partage des regards singuliers, rendre palpables les enjeux sociaux et politiques par une approche sensible... peut-être une forme de « militantisme culturel », comme l'imaginaient dès les années 1950 les animateurs de Peuple et Culture, accompagnés par quelques-uns de ceux qui faisaient alors vivre le cinéma (Chris Marker, Alain Resnais, René Vautier, Joris Ivens, André Bazin...).

Sommaire

Tournée de Sani Magori : dates et lieux	Page 4
Peuple et Culture	
Présentation de Peuple et Culture	Page 6
Peuple et Culture et le cinéma documentaire	Page 7
Sani Magori	
Biographie de Sani Magori	Page 8
<i>Pour le meilleur et pour l'oignon</i>	Page 9
<i>Notre pain capital</i>	Page 10
<i>Koukan Kourcia, le cri de la tourterelle</i>	Page 11
Entretien avec Sani Magori	Page 12

Sani Magori en tournée

NANTES (44)

18 novembre à 20h30

Maison des Haubans / 1bis Bd de Berlin

Pour le meilleur et pour l'oignon

Contact : **Peuple et Culture Loire-Atlantique**

Maison des Haubans, 1bis Bd de Berlin

44 000 NANTES - Téléphone : 09 61 58 42 71

email : peupleetculture44@orange.fr

web : www.peupleetculture44.net

MARSEILLE (13)

20 novembre à 19h00

Maison de la région / 61 La Canebière

Pour le meilleur et pour l'oignon

+ un premier film produit par Sani Magori

21 novembre à 18h30

Polygone étoilé / 1 rue Massabo

Koukan Kourcia, le cri de la tourterelle

+ « Jaguar », de Jean Rouch

Contact : **Peuple et Culture Marseille**

6-8 rue de Provence

13 004 MARSEILLE

téléphone : 04 91 24 89 71

contact@peuple-culture-marseille.org

www.peuple-culture-marseille.org

NÎMES (30)

24 novembre à 11h00

Le Sémaphore / 25 rue Porte de France

Pour le meilleur et pour l'oignon

Contact : **Peuple et Culture Gard**

582 Chemin de la Combe des Oiseaux

30 000 Nîmes

téléphone : 04 66 28 79 79

ifad30@wanadoo.fr

www.ifad30.com

avec Peuple et Culture

MONTPELLIER (34)

25 novembre à 18h00

Cinéma Diagonal / 5 rue de Verdun

Koukan Kourcia, le cri de la tourterelle

Contact : **La Boutique d'écriture & Co**

76 rue du Faubourg Figuerolles

34 000 MONTPELLIER

téléphone : 04 67 02 17 41

email : boutiq-ecr@numericable.fr

www.laboutiquedecriture.org

PAYS VOIRONNAIS (38)

28 Novembre à 19h30

Cinéma Les écrans de Voiron

Rencontre croisée Sani Magori / Alassane Diago

Koukan Kourcia, le cri de la tourterelle

+ *Les larmes de l'émigration*

27 Novembre à 20h00

Ferme la Poule aux Fruits d'Or

Saint-Étienne de Crossey (38960)

Pour le meilleur et pour l'oignon

Contact : **Agora Peuple et Culture**

19 avenue Jean Jaurès

38 500 VOIRON

téléphone : 04 76 23 57 11

email : agora_pec@yahoo.fr

<http://agora-pec.over-blog.com>

BARNAVE (26)

29 novembre à 20h30

Pour le meilleur et pour l'oignon

Salle des fêtes / Barnave (26310)

Contact : **Trajet Spectacle**

3 ter rue Joseph Reynaud

26 150 DIE

téléphone : 04 75 22 05 75

email : trajet.spectacle@no-log.org

Peuple et Culture, un *mouvement d'éducation populaire*

Genèse du mouvement Peuple et Culture

Lorsque les fondateurs de Peuple et Culture descendent des plateaux du Vercors ou sortent des camps de concentration, ils sont héritiers d'une histoire : celle du siècle des Lumières et de la république française. Depuis Condorcet, des militants se sont mobilisés pour que l'article 11 sur la libre communication des opinions soit accompagné par le droit à l'éducation et à la culture. Les Droits de l'Homme, Rousseau, la Commune, Zola et l'Affaire Dreyfus, sont autant de symboles d'un patrimoine inaliénable, de références constitutives de l'identité de Peuple et Culture.

C'est en 1943 et 1944, dans les maquis du Vercors, que Joffre Dumazedier conçoit un mouvement d'éducation populaire se basant sur ce socle de valeurs. Des « équipes volantes » sont alors constituées dans le but d'apporter un accompagnement éducatif et culturel aux jeunes résistants, pour la plupart des ouvriers et des paysans. Nommé inspecteur de l'Éducation populaire, Dumazedier dépose avec son équipe les statuts de l'association en février 1945 et l'agrément du ministère de l'Éducation nationale est acquis le 10 août 1945.

L'objectif des fondateurs de « Peuple et Culture » est clairement affirmé dans un manifeste rédigé cette même année 1945. Il s'agit de « rendre la culture au peuple et le peuple à la culture ». Depuis sa fondation, le mouvement Peuple et Culture se fixe pour défi de dépasser les frontières des inégalités sociales et culturelles, en donnant à tous le droit à la culture et à l'éducation tout au long de la vie.

A partir d'un large réseau humain constitué en profondeur sur plusieurs générations, Peuple et Culture développe même depuis bientôt de 70 ans un même combat : la lutte contre les inégalités culturelles et pour le droit au savoir tout au long de la vie.

L'Union Peuple et Culture aujourd'hui

Peuple et Culture rassemble aujourd'hui deux réseaux nationaux et une quinzaine d'associations qui y adhèrent directement, implantées pour la plupart dans des secteurs où les offres éducatives, citoyennes et culturelles sont peu développées : périphéries des villes, quartiers populaires, villages autour des bourgs, fermes ou hameaux isolés.

Éducation, formation, action culturelle, accompagnement de projets, développement de la citoyenneté, échanges internationaux, trouvent dans chaque association une forme particulière et une résonance spécifique. Au total, le réseau Peuple et Culture comprend environ 80 salariés, 500 bénévoles et 3500 adhérents. Peuple et Culture dispose par ailleurs d'un important réseau de partenaires, dans plus de trente pays.

L'Union Peuple et Culture anime ce réseau national et s'appuie tout au long de l'année sur des commissions thématiques - International, Monde rural, Culture, Éducation et Formation - et des groupes de travail spécifiques, afin de concevoir et de mettre en œuvre des projets nationaux et internationaux et d'accompagner les acteurs du réseau dans le développement de leurs initiatives.

Peuple et Culture et le cinéma documentaire de création

Depuis plus de dix ans, un certain nombre d'associations Peuple et Culture s'engagent dans des actions de diffusion de cinéma documentaire, renouant ainsi avec une partie de l'histoire de Peuple et Culture dans les années 50. C'était alors la période féconde des ciné-clubs, au cours de laquelle les animateurs du mouvement travaillaient en étroite complicité avec quelques-uns de ceux qui faisaient vivre le cinéma de ces années-là, Chris Marker, Alain Resnais, René Vautier, Joris Ivens, André Bazin pour ne citer qu'eux. Ils se disaient "militants culturels" et inventaient des méthodes pour créer **une relation vivante au cinéma et en faire un véritable outil de développement culturel.**

Le cinéma documentaire fédère nos envies et nos préoccupations : il touche à la fois à l'intime et à l'universel ; il agit à l'articulation entre sensible et savoir ; il suscite la connaissance, la découverte et l'appropriation de territoires inconnus (géographiques et esthétiques) ; il convoque plaisir, émotions, questionnement sur soi et sur le monde, et il contribue à la construction d'une pensée collective. Il nous amène aussi à questionner le rapport entre celui qui filme et celui qui est filmé, rapport entre le réel et ses représentations, et même l'organisation, le fonctionnement et le financement des médias et de la production audiovisuelle.

Le cinéma documentaire de création, **cette partie de la production échappant aux diktats d'écriture et aux formatages** qu'imposent la plupart des chaînes de télévision - connaît une floraison féconde, quitte à s'inscrire dans une économie alternative. Elle demeure malheureusement très peu connue d'un public plus large puisque sa diffusion reste assez confidentielle, limitée le plus souvent aux festivals et aux heures très tardives du petit écran.

Dans ce contexte, **le rôle de structures telles que les nôtres est essentiel** pour que puisse vivre et exister ce cinéma. Dans un univers saturé par le crépitement incessant et accéléré de l'actualité "globale" qui génère simultanément angoisse et indifférence, le cinéma documentaire de création offre d'autres temporalités. Il propose des formes singulières qui portent la trace de leur trajet. Non pas l'enregistrement d'un réel déjà donné mais un regard d'auteur construit au fil d'un processus d'élaboration et d'une recherche approfondie, à contre-courant des représentations univoques et des instantanés du réel.

Pour les militants d'éducation populaire que nous sommes, le cinéma documentaire est également un espace politique. En révélant des facettes de la réalité délibérément laissées dans l'ombre par les médias, le cinéma documentaire rencontre l'adhésion d'un public désireux d'une autre lecture du monde, d'autres repères pour comprendre, se situer et agir. Dans le contexte actuel, réaliser un film documentaire est un acte politique ; le montrer et le regarder le sont aussi.

Au sein du réseau Peuple et Culture, la programmation de cinéma documentaire est **une affaire collective** : des groupes de spectateurs-programmateurs participent largement aux choix des films au cours de séances en petit comité qui sont autant d'occasion de découvrir des films, d'en débattre, et d'effectuer un choix en préalable à l'organisation de séances pour un public plus large. **Vécue collectivement, une séance de cinéma peut aussi être un moment de convivialité.**

Sani Elhadj Magori

une courte biographie



Sani Elhadj Magori est né à Galmi au Niger en 1971. Après avoir passé son diplôme d'Ingénieur d'État en agronomie saharienne en Algérie, il travaille comme journaliste pour différents magazines et journaux, français et nigériens. En 2008, il réalise « Notre Pain Capital » puis obtient un Master 2 Réalisation documentaire de création à l'Université Gaston Berger de Saint Louis (Sénégal).

Il se lance alors très activement dans la réalisation et crée Maggia Images, qui produit essentiellement des documentaires africains.

Son deuxième documentaire, "Pour le meilleur et pour l'oignon", s'est vu attribuer une vingtaine de prix à travers le monde, notamment le Prix Jean Rouch au Forum africain du film documentaire de Niamey en 2008. Il a aussi été sélectionné au festival de Cannes 2009 au pavillon du Cinéma du Monde (voir liste complète page suivante).

En 2010, il achève « Koukan Kourcia ou le Cri de la Tourterelle », primé meilleur documentaire de l'Union Economique et Monétaire Ouest Africaine au FESPACO 2011 et sacré la même année Meilleur documentaire des 3 continents au Festival de Film d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine de Milan et au Cinémas d'Afrique d'Angers. (voir liste complète page 10).

Aujourd'hui chargé de cours d'analyse de film au Master Cinéma de l'Institut de Formation aux Techniques de l'Information et de la Communication du Niger, il est aussi vice-président du comité d'organisation du Forum Africain de film documentaire de Niamey, seul espace africain où le cinéma documentaire est exclusivement mis à l'honneur.



Il travaille actuellement sur deux nouveaux films documentaires, dont la sortie est prévue en 2014.

Pour le meilleur et pour l'Oignon !

un film de Sani Elhadj Magori, 2008, 52mn

18/11/2013 - 20h30 - Maison des Haubans, Nantes - Peuple et Culture Loire-Atlantique (44)

20/11/2013 - 19h00 - Maison de la Région - Peuple et Culture Marseille (13)

24/11/2013 - 11h00 - Cinéma Le Sémaphore, Nîmes - Peuple et Culture Gard (30)

27/11/2013 - 20h00 - La Ferme aux Fruits d'or, St Etienne de Crossey - Agora Peuple et Culture (38)

29/11/2013 - 20h30 - Salle des fêtes de Barnave - Trajet Spectacle (26)



Le violet de Galmi, l'oignon nigérien, irrigue les marchés ouest africains avec ses 400.000 tonnes produites par an. À Galmi même, Salamatou attend son mariage depuis 2 ans. Pressé par la belle-famille et les commérages du village, son père Yaro se décide : "Le mariage aura lieu à la récolte !" Yaro sait que pour honorer cet engagement il doit cette fois-ci produire plus, et vendre plus cher...

« Ce documentaire parle de l'histoire de mariage de deux jeunes, Salamatou la fille, et Adamou le garçon. Les événements se déroulent dans le village natal de Sani Magori : Galmi au Niger. Un mariage qui n'a que trop tardé. En effet, ce mariage soumis au cours de l'oignon deux ans durant, a été reporté à trois reprises : Yaro, le père de la mariée, n'a pas pu tenir sa promesse de la marier. Mais cette année, contre vent et marée, c'est décidé : "il y aura mariage ce mois de janvier!". Dès lors, Yaro ne ménagera aucun effort, aucune alternative pour tenir sa promesse. Mais l'oignon, auquel est assujéti l'ensemble des ressources de Yaro et à qui incombe presque l'ensemble des dépenses du mariage, n'a pas encore dit son dernier mot... »



Prix Jean Rouch au Forum Africain du Film Documentaire 2008, Niamey (Niger)

1er Prix du jury et Prix du jury jeune lycéen au Festival Caméra des champs 2009, Ville-sur-Yron (France)

Best foreign film award, Terra di Tutti Film Festival 2009, Bologne (Italie)

Prix du documentaire long - African Movie Academy Awards 2009, Bayalsa (Nigéria)

Grand Prix au Festival Filmer le travail 2009, Poitiers (France)

Grand Prize Focus Competition au GZ DOC 2009, Guangzhou (Chine)

Best Documentary Short au Pan African Film & Arts Festival 2010, Los Angeles (USA)

Prix Fatumbi au Festival International Jean Rouch 2010, Paris (France)

Pavillon Les Cinémas du Monde, Festival de Cannes 2010

Notre Pain Capital

premier film de Sani Elhadj Magori, 2008, 13mn

18/11/2013 – 20h30 – Maison des Haubans, Nantes – Peuple et Culture Loire-Atlantique (44)

29/11/2013 – 20h30 – Salle des fêtes de Barnave – Trajet Spectacle (26)

Dans les rues de Saint-Louis du Sénégal, Sani Elhadj Magori, étudiant en Master 2 à l'Université Gaston Berger à, s'attache à filmer la chaîne alimentaire qui gravite autour du pain, de sa fabrication jusqu'au marché noir qui irrigue les réseaux de la mendicité.



- ✦ Prix Canal + Horizon, Festival de Court Métrage Clap Ivoire, Abidjan, Côte d'Ivoire, Septembre 2008.
- ✦ San Gio Video Festival, Juillet 2009, Vérone (Italie) Prix Saladini
- ✦ Mention spéciale du Jury au festival international de court métrage MOLISECINEMA (Italie)
- ✦ Mention spéciale du jury, 10^{ème} édition du Festival Plein Sud (Ciné Sud), Cozes, avril 2009.
- ✦ Best Short Documentary award, Miradasdoc, Espagne, Octobre Novembre 2010



Koukan Kourcia, le cri de la tourterelle

Un film de Sani Magori, 2010, 62mn

21/11/2013 - 18h30 - Polygone Etoilé - Peuple et Culture Marseille (13)

25/11/2013 - 18h00 Cinéma Diagonal - Boutique d'écriture & Co, Montpellier (34)

Un long voyage du Niger à la Côte d'Ivoire, à la rencontre des Nigériens poussés à l'exil il y a vingt ans par les chants de Hussey, cantatrice adulée. Aujourd'hui, elle va vers eux avec une chanson qui leur demande de rentrer au pays. Le film soulève, en chantant, la question universelle de la séparation à notre terre natale : pourquoi ces hommes sont-ils partis de chez eux ? Et qu'est-ce qui les retient là-bas pendant tout ce temps ?



« Dans les années 70, Hussey était une jeune Cantatrice Nigérienne ("Zabaya" en Hausa), très adulée qui avait du pouvoir d'influence sur ses jeunes fans. Une des particularités de ses mots était de chanter l'exil et



d'encourager les jeunes gens à partir chercher fortune dans les pays Ouest africains plus accueillants et de revenir chez eux cultiver la terre pendant la saison de pluie ... On raconte même que, quand Hussey chantait dans un village, au matin, tous les hommes partaient. Mon père est parti à Abidjan en Côte d'Ivoire il y a une quinzaine d'années. Après les vaines tentatives de le convaincre à revenir au bercail, je vais demander à Hussey, son idole, de composer une nouvelle chanson capable cette fois ci d'inciter mon père à revenir au village. »

Prix du Meilleur documentaire des Trois Continents
"Fenêtre sur le Monde", Festival Africano, d'Asie et
d'Amérique du Sud - Milan 2011

Prix de l'UEMOA du meilleur documentaire, Fespaco
2011, Ouagadougou, Burkina Faso

Prix spécial du jury au Festival de Luxor - 2011

Prix du Public du meilleur documentaire au Festival
d'Angers - 2011

Prix spécial du Jury du meilleur documentaire, Première
édition du GPACT d'Abidjan 2013



Réalisation : Sani Elhadj Magori - Auteur : Sani Elhadj Magori - Image : Jean-François Hautin - Son : Jean-Jacques Vogelbach, Mathieu Perrot - Montage : Guillaume Favreau - Musique : Hamsou Garba - Production France : Jean-François Hautin / La SMAC - Production Niger : Sani Elhadj Magori / Maggia images

Un échange avec Sani El Hadj Magori

sur la base d'une interview réalisée le dimanche 6 octobre 2013

A Marseille (Peuple et Culture) : Jacques Boyer, Emmanuelle Choin et Amandine Tamayo
Au Niger : Sani El Hadj Magori

(...) Une des questions qu'on voulait vous poser, c'est à propos de vos références cinématographiques, et littéraires peut-être aussi ?

J'aime beaucoup les romans de Sembène Ousmane. Il y a même un bouquin qu'il va peut-être adapter au cinéma : « Les bouts de bois de Dieu ». Je me dis que s'il ne le fait pas, peut-être que je le ferai ! Ça parle de chemins de fer, c'est une question importante au Niger aujourd'hui. J'ai regardé plusieurs fois tous les films de Sanbème. J'ai fait le Master Réalisation de St Louis du Sénégal, et ma promotion portait son nom. A l'occasion de l'anniversaire de sa mort, l'Université m'a chargé d'aller à Dakar pour faire un film un peu « exotique ». J'ai fait une interview de sa bonne, qui le connaissait très bien et qui m'a dit des choses que sans doute personne ne savait sur lui, comme le surnom qu'elle lui donnait, et plein de petites histoires... Les gens avaient pensé à interviewer sa femme, ses enfants, ses voisins... mais jamais sa bonne !

Parmi les réalisateurs d'aujourd'hui, est ce qu'il y en a certains dont vous vous sentez proche ?

La plupart sont de notre génération et sont dans le réseau AfricaDoc. J'aime particulièrement Jean-Marie Teno. On se croise mais je ne l'ai jamais rencontré, on est très souvent programmés dans les mêmes lieux, mais jamais en même temps. J'aime beaucoup aussi Osvalde Lewat, pour son « Une affaire de nègres », pour tous ses rêves sur le cinéma, pour les risques qu'elle prend, pour sa détermination...

Est-ce qu'il y a d'autres films que vous aimeriez partager lors de votre venue en France ?

Il y a des films que je produis ici au Niger, qui sont sortis mais qui n'ont jamais été vus ailleurs. J'ai un groupe de stagiaires qui font d'abord un film collectif, puis des films individuels. Je suis le coordonnateur de ce programme de formation (Master Cinéma de l'Institut de Formation aux Techniques de l'Information et de la Communication du Niger). Dans ce cadre là ils ont réalisé une dizaine de films documentaires en court-métrage. Il faudrait que je les amène avec moi pour cette tournée en France ; je ferai un choix avant d'arriver. Il y a aussi un film nigérien que je pourrais amener avec moi : c'est un film réalisé par une de nos étudiantes, qui a fait un film à l'IFTIC où j'ai enseigné, et qui a eu le prix du meilleur documentaire d'école au FESPACO : « Hawan Idi », de Amina Mamani Abdoulaye. C'est un film qui traite de la fête Tabaski, la grande fête du mouton qui aura lieu bientôt justement, qui parle de cette fête et du rôle du chef traditionnel, un « sec-sec ». C'est un film documentaire de 13mn, une sorte de portrait qui met en avant la coutume plutôt que l'homme lui-même.

ça renvoie à la façon dont se structure aujourd'hui la production cinématographique en Afrique de l'Ouest... et comment vous accompagnez ce mouvement...

On produit des films vraiment avec les moyens du bord. Vraiment, nous nous sacrifions. Nous sacrifions nos salaires, nous sacrifions notre temps... et nous accompagnons les personnes jusqu'à ce qu'elles deviennent indépendantes. Mon premier long métrage « Pour le meilleur et pour l'oignon », a été rendu possible grâce à une coproduction. Aujourd'hui j'accompagne et je coproduis le premier long métrage d'un réalisateur béninois, qui réalise le film « Obale le Chasseur ». C'est une belle expérience de co-production africaine. C'est un réalisateur du Bénin que je coproduis et pour moi c'est vraiment une expérience formidable parce que je suis allé dans un autre pays dont je ne parle pas la langue, j'ai tourné le film jusqu'à la fin... c'était vraiment une belle expérience.

Quand vous dites que vous avez tourné le film, ça veut dire que vous étiez derrière la caméra ?

Non, non, j'étais là en tant que producteur, directeur de production. Et comme c'était son premier film, j'ai apporté ce qu'il fallait pour faire le film.

Maintenant vous êtes devenu un « aîné », alors ? Un « vieux » !?

Je ne sais pas, oui, peut-être d'un certain point de vue... Sinon, il y a un film qui m'a beaucoup touché et inspiré c'est un film de Jean Rouch « Jaguar ». Il y a une relation directe entre Jaguar et « Koukan Kourcia ou le cri de la tourterelle ». Quand j'ai tourné « Koukan Kurcia », je voulais faire un pré-générique avec une séquence de ce film, pour montrer comment les nigériens partaient dans les années 70, l'année justement où mon papa est parti en exil en Côte d'Ivoire. Mais finalement je n'ai pas fait ça parce qu'au montage, j'ai constaté que mon film n'a pas besoin de ça. Il n'y avait pas besoin de rappeler un passé pour poser la problématique présente. Mais sinon, à l'écriture j'avais prévu bel et bien d'utiliser des extraits de films de Jean Rouch.

Dans vos films il y a un lien très fort à la fiction, en fait. Est ce qu'un jour vous allez vous mettre à la fiction ?

Oui, ça fait partie de mes projets. Actuellement je travaille sur un film avec Sandrine Bonnaire, que j'ai rencontrée au festival de Cannes. Elle voulait aussi venir au Niger pour faire une rétrospective de ses films, et en même temps un petit documentaire sur moi, sur la façon dont je crée mes histoires, parce qu'elle a aussi été touchée par cette proximité, cette « frontière qui n'est jamais franchie entre le réel et l'imaginaire » (ce sont ses termes). Elle devait venir mais à cause des problèmes de sécurité au Sahel et précisément au Niger, elle n'est pas venue.

Il y a un film que j'ai écrit et qu'actuellement je cherche à faire. J'aimerais faire une résidence pour qu'il puisse entrer en production. J'ai aussi des petits projets de courts-métrage. Je vais tourner un film, peut-être même avant ma venue à Peuple et Culture, sur les feux de stop. Ça s'appellera « Entre deux feux ». En regardant ce qui se passe aux feux de stop, on peut voir l'état de la démocratie. Avec les feux de stop, on peut voir l'état de la pauvreté. L'histoire du pays se raconte. Ça raconte le pays, la démocratie, la richesse, la pauvreté, la misère, la fête. C'est au feu rouge qu'on peut vraiment lire le pays.

Je prépare actuellement le tournage d'un film, « Koukan Kourcia - Les Médiatrices », un long métrage en coproduction avec Ardèche Image et VraiVrai Film (Jean François Hautain). On va le tourner entre le 10 décembre et le 10 janvier. Ça parlera des hommes qui sont revenus de Côte d'Ivoire depuis le tournage de « Koukan Kourcia ou le cri de la tourterelle », y compris mon père d'ailleurs. Tous n'ont pas réussi à s'installer. Ça parlera de la commune de Doguérawa, qui est paralysée, car les jeunes qui en étaient partis sont revenus au village, ils ont créé des problèmes, ils ont contesté l'autorité du chef traditionnel, et depuis rien ne va plus dans la commune. Les gens ne s'entendent pas, le chef traditionnel est contesté. Je fait appel à Zabaya, car pour moi c'est elle qui a ramené tous ces hommes, donc maintenant qu'ils sont revenus on a le devoir de faire quelque chose. J'ai demandé à Zabaya de chanter pour leur demander de s'entendre, de se réconcilier. Ça pose la question aussi de savoir ce que le migrant ramène quand il revient chez lui. Le film permettra aussi de connaître mieux Zabaya, puisque le premier film n'a pas permis de la connaître, le spectateur reste sur sa faim de ce point de vue. Cette femme a trois types de chansons : la chanson du voyage, la chanson du mariage, et la chanson de la réconciliation. Dans « Koukan Kourcia ou le cri de la tourterelle » je n'en ai utilisé que deux. Dans le prochain film, je vais utiliser la chanson de la réconciliation. Voilà à peu près la thématique du film. Il y aura aussi une partie « road movie », puisque nous allons jusqu'à Kano au Nigeria, pour chercher une chanteuse et la convaincre de venir chanter.

Vous n'avez pas un peu peur d'aller tourner au Nigeria ?

Non, je pense qu'on va se fondre dans la foule, on passera inaperçus, on ne va pas trop filmer dans les rues. On a l'amitié d'un cinéaste nigérian, et j'ai déjà choisi l'endroit du tournage. Ça ne causera pas trop de problèmes.

L'état du Niger soutient ce film, car sa problématique se retrouve dans presque toutes les communes au Niger, où les chefs traditionnels rentrent dans la politique. Du coup, ça crée des problèmes. Les chefs

doivent rester chefs traditionnels, avec toutes les valeurs et tout le respect que les gens leur doivent, et ne doivent pas se mêler de la politique. Les artistes ont un rôle positif à jouer dans la société. C'est pour ça que ce film s'intitule « Les médiatrices » : des femmes qui vont essayer de coudre une société déchirée par les hommes. Avec la parole.

Mais du coup vous, en tant que cinéaste, vous intervenez un peu sur la réalité, alors ?

Oui, j'aime beaucoup les films qui agissent vraiment au présent, et au futur aussi. J'aime que les films provoquent quelque chose au moment où ils se font. Mais ce ne sont pas des films d'intervention. Moi je les appelle les films dynamiques, c'est à dire vraiment les films qui agissent sur le réel. Sans le modifier, bien sûr, mais qui provoquent quelque chose. Mais je prends des risques en affrontant le réel lui-même, et j'aime ça. Mais je ne pars pas de rien. Je pars de certaines hypothèses. Je ne filme pas des gens par hasard. Les gens que je filme sont d'accord pour que je les filme, même s'ils peuvent me surprendre. Comme mon père dans mon précédent film par exemple. Au dernier moment, il me dit qu'il ne vient pas. Parce que s'il vient au concert, il est sûr qu'il y aura beaucoup de jeunes, il y aura ses beaux-fils etc. Il sait que Zabaya va dire beaucoup de choses et pour lui ce ne sera pas décent ni très confortable. Je l'ai rassuré, quand même, je me suis battu pour qu'il vienne. Donc je me battraï aussi pour que tous les protagonistes de ce second film puissent venir écouter. Et plus tard, agir.



Est-ce que c'est cette volonté d'agir sur les choses qui vous a poussé à faire du cinéma, à vous emparer comme ça de l'image ?

Oui et non. Non, parce que avant que je ne fasse vraiment des images en tant que telles, j'aimais vraiment raconter la vie des gens, je faisais des reportages pour le magazine Amina, qui est un magazine pour les femmes qui est lu même par les femmes des présidents africains. J'ai appris de ce réel là car étant étudiant nigérien, en Algérie, j'ai bien vu les conditions de vie des jeunes filles africaines en Algérie, qui ne recevaient pas de bourse. J'ai écrit un article car les journaux algériens ne parlent vraiment pas des étudiants africains. Les autorités de nos pays sont complices et les premières à en faire les frais, c'est les filles. J'ai envoyé ce message dans ce journal, j'ai interrogé les femmes, les filles, qui ont dit des choses et petit à petit les bourses ont commencé à venir. J'ai adoré ces moments où un journal a fait pleurer les premières dames et qui ont agi directement sur les gouvernements pour envoyer les bourses. Maintenant, à chaque fin de vacances, ils envoient des avions pour aller chercher en particulier les étudiantes. Depuis ce temps, je sais que si vous choisissez votre angle de frappe, vous pouvez très bien toucher aussi ces gens. Pour dire la réalité, il faut savoir par où la transmettre, comment l'habiller, pour amener les gens à la voir.

Lorsque j'ai fait mon film « Pour le meilleur et pour l'oignon », mon objectif était aussi de montrer que nous sommes le premier pays producteur d'oignons en Afrique, et que nos paysans ne vivent pas du fruit de leur labeur, que c'est toujours la précarité. Donc j'avais écrit un texte qui n'était pas vraiment un projet de film, c'était presque un pamphlet où tout est dit : « Les trois larmes du Violet de Galmi ». Le violet de Galmi c'est le nom de la variété d'oignon du Niger. C'était un texte satyrique. Après, je l'ai adapté, c'est presque une adaptation au cinéma car je suis allé faire une résidence d'écriture pour transformer ce texte en scénario. Je pouvais raconter l'histoire de l'oignon à partir de n'importe quelle histoire du village. Un enfant qui va à

l'école : son papa attend les bonnes récoltes. Un monsieur qui voulait reconstruire sa maison, et qui attendait les récoltes. Ou bien le mariage de ma cousine, qui attend les récoltes de l'oignon. Donc il y avait le choix, et j'ai choisi cette question intime qui est la question du mariage.

On s'interrogeait aussi sur la diffusion de vos films au Niger : est-ce qu'il y a beaucoup de gens qui les ont vus ? A la télé par exemple ?

Oui, la télévision nigérienne achète les films, c'est l'une des quarante chaînes de télévision africaines qui achète directement des films auprès des producteurs. Ils ont donc acheté le film et ils l'ont diffusé. Mais ils exagèrent parce que « Koukan Kourcia » par exemple, ils l'ont acheté pour trois diffusions et ils en sont à la seizième diffusion ! Ils n'en finissent pas de le passer. Il est arrivé que le directeur m'appelle et me dise que certaines personnes dans un village n'ont pas vu le film et qu'ils aimeraient donc le diffuser à nouveau. C'est comme ça que ça marche. Alors parfois on reprend le contrat et on le reconduit. Là on en est à la troisième reconduction du contrat. Il y a aussi le cinéma numérique ambulante, qui amène aussi les films dans les villages. Il y a aussi les bus de transport, ces bus qui font des centaines de kilomètres et qui passent les films dans le téléviseur du bus. On fait aussi des avant-premières, on projette dans les quartiers aussi. Il y a notre association FOCUS qui propose des cartes blanches aux réalisateurs de montrer leurs films dans les quartiers défavorisés de la capitale.

Depuis combien de temps avez-vous créé votre entreprise de production ? Comment est venue cette nécessité ?

J'ai créé Maggia Image en novembre 2010, et c'était un cas de force majeure. Je n'avais jamais pensé devenir producteur. Moi je suis réalisateur avant tout, et même aujourd'hui je ne dis même pas que je suis producteur, parce que lorsque je produis des films je suis plus directeur de production que gestionnaire d'entreprise. Grâce à cette société on a pu faire des films, on a produit des films, donc je ne regrette pas, mais c'était un choix de circonstance parce qu'il y a eu un problème entre les deux coproducteurs de « Koukan Kourcia » (un français et un africain), et le contrat a été cassé. Pour récupérer le film et l'amener à terme j'ai été obligé de créer ma boîte. Depuis, on a produit une douzaine de films depuis deux ans.

Est-ce que ça vous donne un pouvoir de pression par rapport aux politiques ?

Oui, parce que je pense que nous avons la chance d'avoir des autorités qui nous écoutent de plus en plus. Le Niger était le premier à initier et à concrétiser la mise en place d'un fonds qui nous a permis de faire cinq films. Et là, le gouvernement du Niger soutient individuellement les cinéastes pour faire des films.

Allez-vous bénéficier de ce fond nigérien pour le cinéma pour la production de votre film ?

Les démarches sont en cours et s'annoncent fructueuses. Je pourrai bénéficier d'un soutien direct du Président pour faire mon film. Le ministère de la Culture et le CNC du Niger, qui m'ont déjà soutenu pour tous mes projets, vont cette fois-ci me soutenir à hauteur de 5000€ demandé en matériel.

Bon, merci beaucoup Sani, ça nous a bien éclairé tout ça, on se retrouve bientôt !

OK merci et à très bientôt !





Union Peuple et Culture

108-110 rue Saint Maur

75 010 PARIS

01 49 29 42 80

09 50 06 42 80

union@peuple-et-culture.org

Contact Presse : Adrien Toreau

toreau@peuple-et-culture.org

culture@peuple-et-culture.org